

**Carte d'identités, cartes d'altérité:
Référence, Rhétorique et Relativité dans la cartographie contemporaine**

Bernard DEBARBIEUX, à paraître dans J.P. BORD et P.R. BADUEL (dir.), 2004, *Les cartes de la connaissance*, Paris, Karthala, pp 607-624

Introduction. La terre et le désir de représentation

Une certaine histoire de la cartographie - qualifions là de "positiviste" ou encore d'"orthodoxe" - a construit son analyse du point de vue de la précision et de la perfection de la représentation. Celle-ci était jaugée à la propension des cartes à exprimer l'exacte localisation des lieux, l'exacte surface des étendues et, quoique dans une moindre mesure, l'exacte représentation des altitudes. Dans ces conditions, l'histoire de la cartographie était celle de la précision croissante de la représentation motivée par cette exigence et rendue possible par l'amélioration des dispositifs techniques inventés ou sollicités. Elle considérait le projet cartographique du point de vue de son ambition supposée à parvenir à une correspondance parfaite entre la représentation et son référent au point d'être tenté de les confondre.

Une autre histoire de la cartographie - qualifions là de "critique" - a souligné cette ambition et les confusions qu'elle entretenait. Elle a aussi permis de révéler les intentions cachées et les visions du monde, parfois impériales, souvent hégémoniques, toujours institutionnelles qu'elle entretenait.

Le regard que nous proposons ici ne doit rien à la première de ces histoires, et doit peu à la seconde bien qu'il en reconnaisse les vertus. Il s'appuie plutôt, quoique de façon informelle, sur les réflexions générales sur la représentation, sur les liens que l'on construit à travers elle avec son référent et sur les relations sémantiques et symboliques qui existent entre les représentations.

L'analyse proposée ici procède d'un constat et d'une hypothèse principale dont divers aspects ont déjà été travaillés par de nombreux auteurs. Le constat emprunte à la nature profonde de la carte: elle est représentation d'une réalité inaccessible aux sens, du moins dans l'exercice usuel des compétences naturelles de l'être humain. Elle est le produit de la reconstitution par la pensée, logique et imaginante, de son référent. Certes la carte n'est pas que cela; comme toute représentation, elle n'est pas toujours ni seulement un substitut au caractère inaccessible de son référent. Elle est aussi description, mise en ordre, élément de connaissance organisée. Mais on s'attachera essentiellement ici à cette médiation sensible qu'elle instaure avec un référent inaccessible aux sens sous la forme et avec l'ampleur avec lesquels on le représente.

L'hypothèse qui prolonge ce constat est la suivante: le fait que son référent persiste à rester inaccessible aux sens de la plupart de ses utilisateurs veut que la lecture et l'interprétation de la carte s'appuie sur d'autres qualités que sa seule valeur référentielle. Je m'intéresserai essentiellement à ses valeurs rhétorique et relative.

La première de ces deux valeurs désigne la capacité de la carte à référer, souvent de façon allusive, à une entité qui est d'un autre ordre qu'elle même, indépendant du système de codes d'échelles qui est à la source de la représentation cartographique. La principale et la plus connue de ces manifestations de la valeur rhétorique est celle par laquelle la carte devient un emblème d'un peuple, d'une nation ou d'un Etat, en jouant sur le caractère métonymique de la relation qui existe entre un collectif et son territoire. Par ce processus d'emblématisation, ces

entités sociales et politiques disposent d'un instrument de présentation du territoire auquel ils s'identifient.

La seconde de ces deux valeurs désigne l'importance des proximités existant entre cartes différentes mais similaires dans le processus d'interprétation. Ce caractère, qui rappelle l'intertextualité dans l'interprétation littéraire, est d'autant plus prégnant que le référent est peu accessible aux sens; l'interprétation de la carte est alors guidée par le stock de cartes existantes et mémorisées, par la possibilité de reconnaître une configuration déjà représentée ou au contraire d'être surpris par le caractère novateur de la représentation proposée. Dans un cas, la pertinence d'une forme cartographiée est évaluée à sa similitude avec les formes antérieurement cartographiées du même référent. Inversement, la capacité d'une carte à susciter une nouvelle représentation géographique tient à l'étrangeté des formes produites par rapport à l'ensemble des représentations existantes.

Ces deux valeurs, rhétorique et relative, se renforcent mutuellement: la carte ne peut conserver une valeur emblématique acquise que si elle conserve un ensemble de caractères qui en facilitent la reconnaissance. La stabilité de la valeur emblématique résulte alors de la reconnaissance de formes facilitée par le respect des conventions. Inversement l'acquisition d'une valeur emblématique nouvelle tient à la capacité d'une carte à déroger aux conventions existantes dans la représentation du référent et à donner figure à une nouvelle représentation, généralement portée par une nouvelle entité sociale, politique ou institutionnelle.

Ensemble, ces deux valeurs de la carte enrichissent l'interprétation cartographique, au point peut-être d'en compliquer la lecture référentielle.

Ce cadrage général étant formulé, nous voudrions le travailler en faisant porter l'analyse sur trois images cartographiques remarquables. Images cartographiques et non cartes sensu stricto car dans deux des trois cas, le document peut ne pas être considéré comme une véritable carte; le caractère cartographique de l'image résulte alors de proximités avec des cartes existantes. Images remarquables, dans la mesure où il ne s'agit pas de cartes ordinaires, pour lesquelles la démonstration vaudrait sans doute, mais avec une moindre efficacité. Images remarquables aussi dans la mesure où leur fondamentale différence de nature ne les empêche pas de révéler une même imbrication des significations et des valeurs. Deux de ces images partagent une même référent géographique - la France - dans des contextes historiques et institutionnels très différents. La troisième, chronologiquement intercalée entre les deux autres, a la terre pour référent. Toutes trois sont relativement récentes, la plus ancienne datant de 1841. En cela elles appartiennent à une époque où l'on peut considérer que la maîtrise de la précision dans la référence est acquise; on peut supposer alors que leurs valeurs emblématiques et relatives ne doivent rien à des lacunes dans l'expression de la troisième.

Image 1- La carte géologique de France: le sol et l'emblème

La publication en 1841 de la carte géologique de France est l'aboutissement d'un long processus qui de la fin du XVIIIe au milieu du XIXe fait de la connaissance du sous-sol de la France un formidable enjeu scientifique et économique. L'idée est formulée trente ans plus tôt par Brichant de Villiers alors professeur à l'Ecole des Mines. Elle reprend un projet de la fin du XVIIIe siècle de couverture systématique de la France destiné à localiser les affleurements et les ressources minières associées. Elle reprend aussi l'idée de Lavoisier de s'intéresser à la position relative des couches géologiques afin d'en comprendre l'agencement, idée qu'avaient

déjà mise en œuvre, quelques années auparavant, Brongniart et Cuvier dans leur "carte des environs de Paris"¹.

La réalisation de cette carte géologique générale de France est confiée à MM. Dufrenoy et Elie de Beaumont. Elle nécessite près de vingt ans de travaux : campagnes d'explorations; confrontation des résultats; réflexion sur les principes et les codes de la représentation; gravure des documents. La carte (figure 1) est insérée dans le premier de trois volumes² dans lesquels sont successivement présentés l'intention générale, la démarche suivie, la structure générale du sol français et la description extrêmement détaillée des terrains rencontrés dans les diverses parties du territoire français. Il s'agit donc d'un document très riche qui contribue à la fois à la connaissance de la localisation des affleurements géologiques et des ressources minières, à la fabrication des savoirs géologiques et à la popularisation d'une interprétation de l'espace français. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant de constater que la carte et le texte qui l'accompagne bénéficient durant tout le XIXe siècle d'une extraordinaire notoriété, le document et plusieurs de ses analyses étant repris d'auteur en auteur³

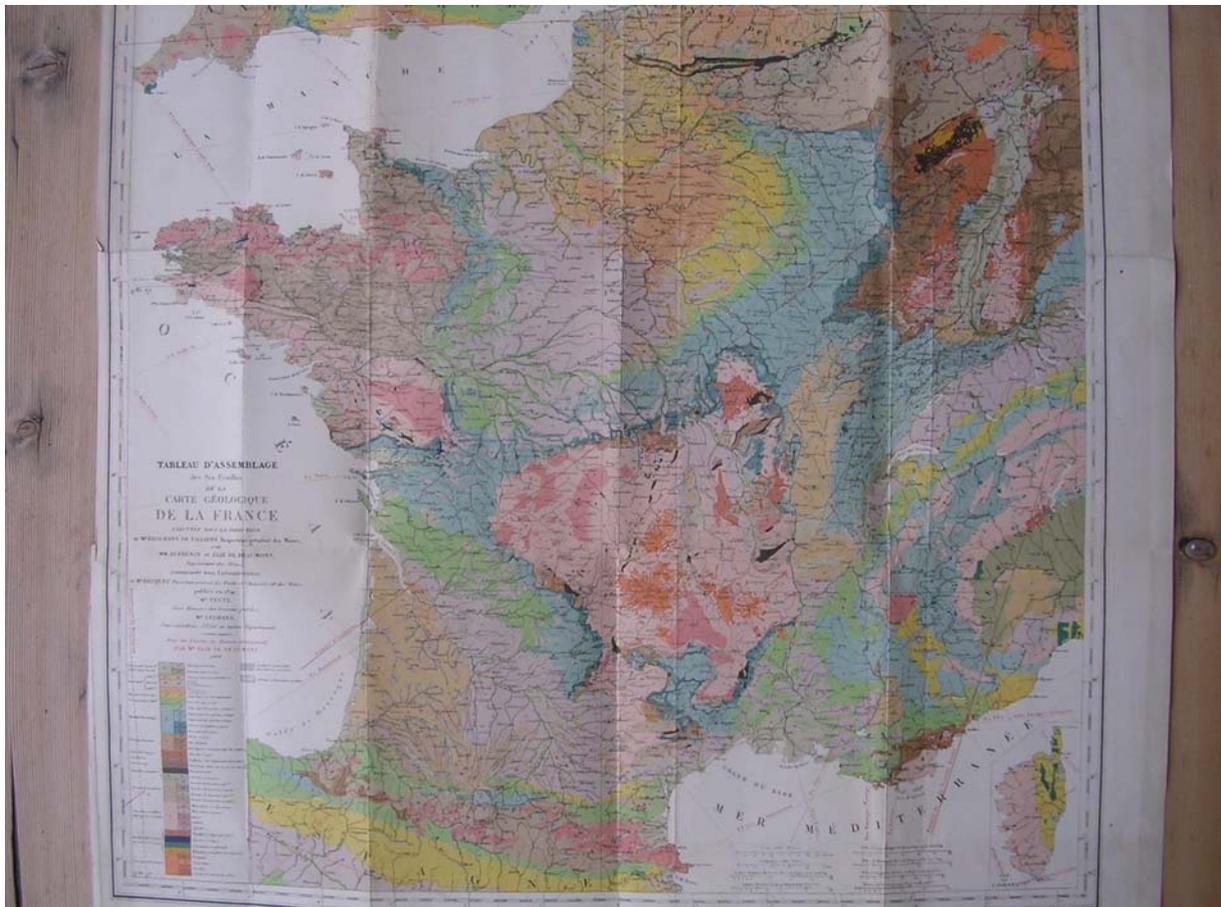


Figure 1

Les comptes-rendus que les principaux protagonistes ont faits de la lente genèse de cette carte et de son utilisation ultime nous renseignent magnifiquement sur la nature et l'importance de

¹ CUVIER Georges et BRONGNIART Alexandre, *Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris avec une carte géognostique et des coupes de terrain*, Paris, Potey, 1811.

² Dufrenoy et Elie de Beaumont, *Explication de la carte géologique de la France*, Paris, Librairie scientifique de F. Savy, 1841.

³ Elisée Reclus sera le plus zélé des géographes dans l'exploitation de ces acquis, en particulier dans le volume qu'il consacre à la France dans sa *Géographie Universelle* (1877).

sa valeur référentielle. Elle s'exprime par l'intime combinaison de l'exploration de terrain et de la représentation cartographique, notamment par l'utilisation même de la carte ou de certains de ses fragments sur le terrain.

En effet, pendant une dizaine d'année, Dufrenoy et Elie de Beaumont parcourent la France qu'ils se sont partagée: le sud-ouest, le centre et l'ouest pour le premier; le nord, l'est, les Alpes et la Provence pour le second. Chaque année pendant six mois, ils oeuvrent chacun de leur côté armés de cartes départementales d'échelle égale au tiers de celle de Cassini, cartes sur lesquelles ils ajoutent à la main informations et relevés. Chaque année pendant six mois, réunis à Paris, ils confrontent et comparent leurs observations et leurs relevés. A cette occasion, ils travaillent ensemble les diverses conventions qui leur permettent de disposer de techniques de représentation identiques, notamment dans l'usage des couleurs.

Une fois la carte publiée, les auteurs sont les premiers à en reconnaître le caractère imparfait. Ni l'un, ni l'autre n'ont jamais eu la prétention de parcourir les "cantons" de France dans leurs moindres détails. Ils n'en ont eu ni le temps, ni le goût: la carte pour laquelle ils ont été missionnés n'ambitionnait pas de fixer la connaissance exhaustive et définitive du sous-sol français. Elle se voulait être la première carte générale, par certains aspects grossière, à partir de laquelle il sera possible par ajustements, compléments et corrections de produire un ensemble de cartes détaillées. La carte avait donc valeur d'hypothèse: " (Dufrenoy et Elie de Beaumont) se sont contentés de reconnaître (la détermination exacte des différents terrains) et de les constater sur plusieurs points plus ou moins éloignés qu'ils ont joints ensuite par des lignes, sans s'assujettir à vérifier ses limites dans tous les espaces intermédiaires. La véritable direction à donner à ces limites, ou plutôt les sinuosités plus ou moins grandes qu'elles forment réellement, ne pourront être tracées que sur les cartes géologiques de détail qui exigeront pour cela des excursions bien plus multiples"⁴.

Cette invitation à une constante amélioration de la représentation s'exprime aussi par la mise en place de dispositifs d'accumulation de la connaissance. Les premières épreuves de la carte sont rendues publiques en 1931, à l'issue des dix années de campagnes de terrain. Il en est rendu compte dans les *Annales des mines* et à la faveur de diverses présentations publiques. Pendant dix ans, "un exemplaire de la carte géologique a été exposé presque constamment dans une salle de l'Ecole des mines, ouverte à tous les géologues qui ont désiré la voir, et nous avons souvent reçu, d'un grand nombre d'entre eux, de très utiles observations"⁵. En outre, "nous avons (...) communiqué des fragments enluminés de la carte géologique à toutes les personnes qui nous ont fait l'honneur de nous en témoigner le désir et, depuis une dizaine d'années, MM. Les élèves de l'Ecole des mines ont été constamment dans l'usage d'emporter, dans leurs voyages d'instruction, de semblables fragments, destinés à leur servir de guide dans l'exploration des contrées qu'ils devaient parcourir. Nous avons souvent obtenu, par ces moyens, des rectifications aussi précises que bien motivées"⁶. Enfin, les conseils généraux sont invités à solliciter des contributions locales pour valider les informations cartographiées. Et les auteurs de reconnaître enfin combien cette méthode a été fructueuse: "Ces diverses communications nous ont procuré des rectifications que nous avons adoptées avec reconnaissance"⁷.

La méthode générale et l'importance conférée à l'exploration du terrain et à la validation par le terrain du travail cartographique soulignent à merveille la façon dont est construite la relation entre le référent et sa représentation. Et l'on comprend le rôle décisif de l'expérience visuelle

⁴ Notice de M. Brichant de Villiers lue à l'Académie des Sciences le 30 novembre 1835; texte reproduit dans Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p XVI.

⁵ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p XIX.

⁶ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p XIX.

⁷ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p XXI.

dans ce processus: l'exploration permet de voir, point par point, à quel type de roche on a affaire; mais seule la carte de détail, support d'une expérience visuelle seconde, permet de concevoir les relations entre ces affleurements et de concevoir, par déduction et interpolation, la continuité des observations ponctuelles; et seul le passage de la carte à grande échelle à la carte à petite échelle, véritable objectif de la publication, permet d'appréhender d'un seul et même regard deux réalités inaccessibles aux sens: la configuration générale du territoire français et la nature de son sous-sol, généralement recouvert d'alluvions ou de végétation.

Mais toute importante qu'elle soit dans la démarche d'ensemble et dans l'expérience de terrain, l'ambition et la valeur référentielle de cette carte n'est pas la seule à guider ou à accompagner l'exercice. Cette carte a aussi une valeur relative dans la mesure où sa production mobilise quantité d'autres cartes - croquis de terrain, cartes départementales, fragments, carte générale - tous mis au service de la carte générale. Parmi ces ressources cartographiques, on peut s'arrêter un instant sur les cartes prises en compte au moment de décider du fond de la carte géologique. Le choix des concepteurs s'est porté sur la *Carte hydrographique de la France* au 1/500 000e. Brichant de Villiers en commande une gravure simplifiée ne reprenant que le dessin des cours d'eau "dont l'observation est souvent très importante en géologie". Il demande aussi que la représentation du relief puise dans les informations statistiques et cartographiques de la *Description géométrique de la France*.

La reprise de documents existants a deux finalités: elle sanctionne la qualité de cartes qui, chacune dans leur domaine, ont valeur de référence; en cela, bien que nouvelle, la cartographie du sous-sol de France se présente comme la prolongation d'efforts antérieurs et de représentations existantes. Par ailleurs, par ce procédé, les auteurs cherchent à inscrire, dans la représentation même, des indices susceptibles de suggérer des relations de causalité que le texte lui formule de façon explicite: tout au long de l'ouvrage qui accompagne la carte générale, le dessin et le profil des rivières et les discontinuités topographiques sont constamment mobilisés comme autant d'indicateurs relatifs à la nature des terrains traversés et à leur juxtaposition.

La valeur rhétorique de la carte produite est moins explicite que ses valeurs référentielle et relative. Elle peut avoir joué un rôle lors de l'exposition durable de la carte générale dans le couloir de l'Ecole des mines d'une part, et par le biais du recours abondant aux cartes départementales d'autre part. En effet, dans l'un et l'autre cas, on peut penser que les effets de la mobilisation des ressources cartographiques et de leur mise en scène n'étaient pas étrangers à la mise en scène des institutions et entités symboliques qui leur étaient associées: l'Ecole des Mines elle-même et les conseils généraux. On en veut pour signe que ce sont le pays et les départements qui apparaissent comme les seuls cadres pertinents, parce que légitimes, de la démarche d'ensemble. Mais la validation de cette hypothèse mériterait un approfondissement que nous ne ferons pas ici.

C'est surtout dans le corps du texte que l'on perçoit le mieux l'expression de cette valeur rhétorique de la carte géologique générale de la France. Dans une introduction très développée, les auteurs écrivent de longues pages sur les "formes générales du sol de la France". Ce texte, remarquable à de nombreux égards, est d'une grande cohérence argumentative et figurative. Cette qualité explique sans doute l'extraordinaire postérité qui fut la sienne. Bien qu'un tel exercice ait pour effet d'appauvrir inévitablement les qualités dont on cherche à rendre compte, on peut résumer ce texte en en faisant ressortir la structure argumentative: la structure géologique de la France s'appuie sur deux pôles symétriques, juxtaposés dans l'espace et de caractères contraires, "le dôme de l'Auvergne et le bassin de Paris". Leur symétrie s'exprime par le fait que l'un et l'autre, positionnés le long d'un même méridien, se situent de part et d'autre du centre géométrique du pays. Leur structure contraire s'exprime par leur forme respective et les "influences" qu'ils semblent exercer sur l'espace

environnant: ils "exercent (...) autour d'eux des influences exactement contraires: l'un est en creux et attractif; l'autre, en relief, est répulsif"⁸. Les auteurs en veulent pour témoignage la forme du réseau hydrographique, convergent dans un cas, divergeant dans l'autre. La juxtaposition de ces deux ensembles macrorégionaux dessine une sorte de "8", circonscrit dans un "carré", un huit dont le trait correspondrait aux affleurements jurassiques, à peine interrompus en Artois, en Picardie et dans le Lyonnais (figure 2). Dans la suite du texte, "notre grand huit jurassique"⁹, moitié dôme - moitié bassin, moitié cristallin - moitié sédimentaire, devient le symbole de l'harmonie territoriale, la source de la cohésion naturelle du peuple et de l'espace français et la garantie du destin européen de la nation française: "La France, malgré la variété que présente son sol, ou plutôt à cause de la manière dont sont disposées les éléments de cette variété, est un des pays de la terre dont la population est le plus naturellement homogène ou, du moins, le mieux reliée dans ses parties (...) C'est la réunion de ces terres élevées du midi avec les plaines du nord qui présente ce caractère d'homogénéité de climat dont toute la France ressent l'influence, et qui est que la nation française est une des plus grandes réunions d'hommes d'une complexion analogue"¹⁰.



Figure 2

⁸ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p 24

⁹ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p 32

¹⁰ Dufrenoy et Elie de Beaumont, op cité, p 30-32. Pour la perspective européenne contenue dans ce texte, on peut ajouter cet extrait : "Cette disposition de son sol, par rapport à celui de nations voisines, rend la France essentiellement propre à jouer parmi elles le rôle principal" (p 29).

Cet argumentaire, d'une richesse et d'une élégance rhétoriques indéniables, pourrait être analysé comme une des plus remarquables manifestations de la vision déterministe à laquelle les géologues du XIXe, forts de leurs succès scientifiques, nous ont habitués. Mais on préférera retenir ici que l'efficacité rhétorique de l'analyse doit beaucoup à la carte et à la manière qu'elle a d'établir la référence. En effet, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une des premières cartes dont l'ambition est de révéler les structures profondes et dissimulées au regard de la France; non seulement elle donne à voir, comme d'autres avant elle, quelque chose qui n'est pas accessible aux sens, l'entière d'un territoire considérable; mais en outre, et là réside sa nouveauté et sa différence radicale d'avec les cartes topographiques et la carte d'Etat-Major, elle en donne une représentation qui s'appuie sur des phénomènes qui ne sont pas de l'ordre du sensible, et sur des phénomènes ancrés dans une histoire longue. En se situant dans le prolongement de l'effort durable de représentation politique de la France, elle finit par être interprétée par ses auteurs mêmes du point de vue de la rhétorique nationale. Le recours à des formes géométriques pour appuyer la description, le huit et le carré, montre lui le profit que l'on tire de l'usage rhétorique de la géométrie: recherche d'un principe d'ordre fondamental dont les sciences de la nature et de la matière sont alors friandes; efficacité de la mise en correspondance de deux types de formes, cartographiques et géométriques, qui suggère une relation entre une connaissance positive (celle de la géologie) et une essence fondamentale (celle de la nation).

Cette mise en correspondance des formes, point d'orgue de l'analyse des "formes générales du sol de la France", est, dans l'esprit, aux antipodes de la démarche méticuleuse et quasi-expérimentale adoptée par les auteurs pour optimiser la valeur référentielle de la carte. Et pourtant, dans leur esprit, elle semble indissociable, comme si, en permettant de prendre ses distances par rapport au terrain, la carte permettait d'accéder à un autre ordre de réalité qui, ici, a valeur historique et nationale. Comme si la carte à la petite échelle permettait, par la combinaison de ses valeurs référentielle, rhétorique et relative, de produire une intelligence globale de la chose représentée.

2. Image 2 - Le "first-of-a-kind portrait from space": l'illusion de la référence parfaite

L'image dont il s'agit cette fois est ou n'est pas une carte selon les définitions que l'on se donne de la chose. Mais le fait importe peu ici. L'auteur ou l'éditeur, les deux peut-être, ont convenu de parler de "portrait" à son endroit: the "first-of-a-kind portrait from space".

Cette image a été publiée pour la première fois en 1990 dans la sixième édition du *National Geographic Atlas of the World* et reproduite la même année dans le numéro de novembre du magazine du même nom¹¹. Elle ressemble à une immense photographie de la terre : les continents sont représentés à l'aide d'une gamme de couleurs qui varie entre le jaune-sable pour les régions arides, le vert pour les grands ensembles forestiers de l'équateur et des régions tempérées, et le bistre pour le nord canadien, la moitié méridionale de l'Afrique et l'Asie du sud-est; les mers et les océans couvrent de vastes surfaces d'un bleu profond, plus ou moins accentué; les hautes latitudes terrestres ou maritimes sont uniformément blanches tout comme les principales chaînes de montagnes des latitudes moyennes et élevées. Quant à la distribution d'ensemble des formes sur l'image rappelle le planisphère.

Cette carte est issue de la collaboration entre un "artiste", Tom Van Sant, et un chercheur de la NASA, Lloyd Van Warren. La présentation que le *National Geographic* donne de cette image est très sommaire. En figurant en tête d'une série d'extraits de cartes publiées dans le magazine entre 1918 et 1988, et cet ensemble d'images étant chapeauté par un titre qui insiste sur

¹¹ Gilbert Grosnevor, 1990, "New atlas explores a changing world", *National Geographic*, 178, pp 126-129

l'adéquation nécessaire des atlas au monde changeant qu'ils représentent, elle est implicitement présentée comme l'aboutissement de 75 années de cartographie dans l'institution. La page d'accompagnement qui fait face à l'image débute par une anecdote: le texte raconte l'infection oculaire dont a été victime Van Sant en 1989 et qui l'a menacé de cécité. Le traitement administré l'a obligé à garder les paupières closes durant 10 jours, période durant laquelle l'artiste aurait échafaudé le projet de ce "portrait de la terre" destiné à souligner les menaces qui pèsent sur l'environnement.



Figure 3 (détail)

Le projet qui a motivé la production de cette image est à la fois proche et différent de celui qui a conduit à la réalisation de la carte géologique de France. Dans les deux cas, il y a le souci de donner à voir un espace familier imperceptible aux sens; dans les deux cas, il s'agit de donner une représentation de ce référent au travers d'un phénomène privilégié, considéré comme constitutif de cette entité: le sous-sol pour la France et la diversité écologique pour la terre. Mais les deux cartes s'opposent dans la façon de construire la mise en visibilité de ce référent: dans un cas, celui de la carte géologique, il s'agit de donner à voir ce qui est fondamentalement invisible, au mieux suggéré par des signes seconds (les cours d'eau, la topographie); dans l'autre, celui de l'image de Van Sant, il s'agit de donner à voir de qui semble relever du visible et devrait pouvoir être vu depuis l'espace. Et on aura compris que l'anecdote racontée dans les premières lignes du texte de présentation de cette carte, souligne l'importance attachée à cette visibilité naturelle de la surface de la terre dont l'image cherche à rendre compte en toute fidélité. On aura également compris qu'en étant présentée comme l'aboutissement de trois quarts de siècles de cartographie "moderne", cette image prétend atteindre la parfaite transparence de la représentation après laquelle l'histoire de cette technique semble avoir couru: le portrait, présenté comme photographique, ne semble plus rien devoir aux codes de la représentation; ni aux conventions de la cartographie.

Dans l'interprétation passionnante qu'il donne de cette carte et de ses conditions de production, Denis Wood¹² a montré que cette présentation de l'image frisait l'imposture. Cette image qui se veut globale, totale et vraie, est en fait un assemblage de dizaines d'images prises depuis des satellites entre 1986 et 1989 et parmi elles de nombreuses images infrarouges. La sélection des images s'est faite en fonction de critères divers: n'ont été retenues que les images qui présentaient un fort contraste entre les aires végétales et cultivées (donc des images estivales ou printanières dans les deux hémisphères) et où la couverture nuageuse était minimale. Ces images ont été scannées et converties en signaux électriques, chaque pixel de l'image correspondant in fine à une aire de 4km². Enfin, les couleurs retenues dans l'image finale ont été choisies de façon à parvenir à une différenciation maximale des aires distinguées. Dans ces conditions, on se trouve très loin d'une "photographie" dont on attend qu'elle reflète la réalité représentée. Le produit final doit beaucoup à un ensemble de médiations et de codes qui n'ont rien à voir avec le souci de présentation de la surface de la terre "telle qu'elle est".

Ce contraste entre le souci de transparence naturelle affiché par l'auteur et l'éditeur et les moyens de la représentation effectivement mis en œuvre invite à réfléchir à la manière selon laquelle cette image construit sa référence. L'appareillage technique n'a peut-être jamais été aussi lourd et sophistiqué dans toute l'histoire de la cartographie. Et pourtant, à la conception tout comme à la consultation, elle simule la photographie et donne le sentiment d'accéder le plus directement possible au référent, la surface de la terre. Ce caractère lui confère une valeur presque magique : enfin, le rêve d'Icare se réalise, la médiation étant devenu si subtile qu'elle s'en trouve occultée.

Cette transparence suggérée de la représentation n'est pas sans rapport avec la chose représentée et la valeur emblématique de la représentation en question. Les motivations initiales de l'artiste et le traitement de l'image montrent que l'image participe d'un discours environnementaliste. Cette image planaire accompagne une volonté de présenter la terre dans ses habits naturels, libérée de toute empreinte humaine et de tout artefact territorial (réseaux, frontières, etc.) comme pour mieux sensibiliser les lecteurs à la beauté de la planète et à sa fragilité. En cela, elle ressemble beaucoup aux images du globe terrestre vu depuis l'espace dont Denis Cosgrove a proposé une superbe analyse, et à l'utilisation militante, médiatique et commerciale qui en a été faite¹³. C'est à ce niveau de signification que se localise la valeur emblématique de cette image. Elle prétend établir entre le lecteur et le référent, par les vertus d'une médiation subtile et d'une miniaturisation calculée, une relation dont la nature est à la fois sensible et sacrée.

Reste la valeur relative de l'image. Elle réside pour l'essentiel dans le choix d'un type de projection. C'est une variante de la projection dite de Mercator qui a été retenue, la projection dite Robinson, du nom d'un célèbre cartographe américain des années 1970-1980¹⁴. Le recours à la technique de la projection pourrait sembler contrarier le souci de produire un

¹² Denis Wood, *The power of Maps*, 1992, New York, The Guilford Press

¹³ Denis Cosgrove, 2001, *Apollo's eye*, Baltimore, John Hopkins University Press

¹⁴ Il peut être intéressant de rappeler que Arthur Robinson fut dans le milieu des années 1970 un des critiques les plus virulents de la projection proposée par Peters. Cet historien allemand avait proposé une projection soucieuse de ramener l'importance de la surface dédiée aux pays du nord pour relativiser leur importance géographique par rapport aux pays du sud. Lors du débat virulent qui a suivi la publication de la première carte de Peters, Robinson s'est fait un des avocats les plus déterminés des projections conçues dans le sillage de Gerardus Mercator. Voir notamment Arthur Robinson, 1985, "Arno Peters and his new cartography", *American Cartographer*, 12, pp 103-111 et l'analyse dans laquelle Brian Harley voit dans ce débat de considérables enjeux de pouvoir: Brian Harley, 1991, "Can there be a cartographic Ethics ?", *Cartographic Perspectives*, 10.

"portrait de la terre telle qu'elle est", tant il apparaît évident que l'exercice même de la projection géométrique est artificiel et arbitraire. De ce point de vue, les photographies de la terre commentées par Denis Cosgrove semblent bien plus cohérentes: elles donnent à voir la terre telle qu'elle a été effectivement photographiée dans les années 1970-1980, une face cachée et une part des continents et des océans couverts de nuages. Mais par le recours à la projection, l'image de Van Sant et Van Warren affiche clairement son souci de s'inscrire dans une histoire et une collection de produits de la cartographie dont elle prétend, implicitement, en être le terme. L'apparence curieuse, presque montreuse, mi-photographie, mi-carte, montre bien que cette image cherche à exploiter les proximités morphologiques de ses deux modèles pour mieux suggérer combien la référence est parfaite.

Image 3 - France 2020: les limites de la référence

La troisième et dernière de nos illustrations est la plus récente de tous et nous ramène à la France. Elle a été dessinée en 1999 par une cartographe indépendante, Anne Bailly, pour le compte de la DATAR. Elle est extraite d'un document récemment diffusé par cette administration, "Aménager la France de 2020". Ce texte juxtapose une analyse des dynamiques auxquelles est soumis le territoire français, une présentation de scénarios d'évolution et une justification de l'adoption par la DATAR d'une de ces configurations comme organisation souhaitable du territoire français à l'échéance de 20 ans. Ce document rendu public au printemps de l'année 2000 ambitionne de susciter un débat public sur le devenir du territoire français. Les lecteurs sont explicitement invités à réagir à ce document et les auteurs prévoient de prendre en compte ces réactions et le produit des réflexions qu'elle susciteront au sein de la DATAR elle-même dans la forme définitive du document annoncée pour 2001.

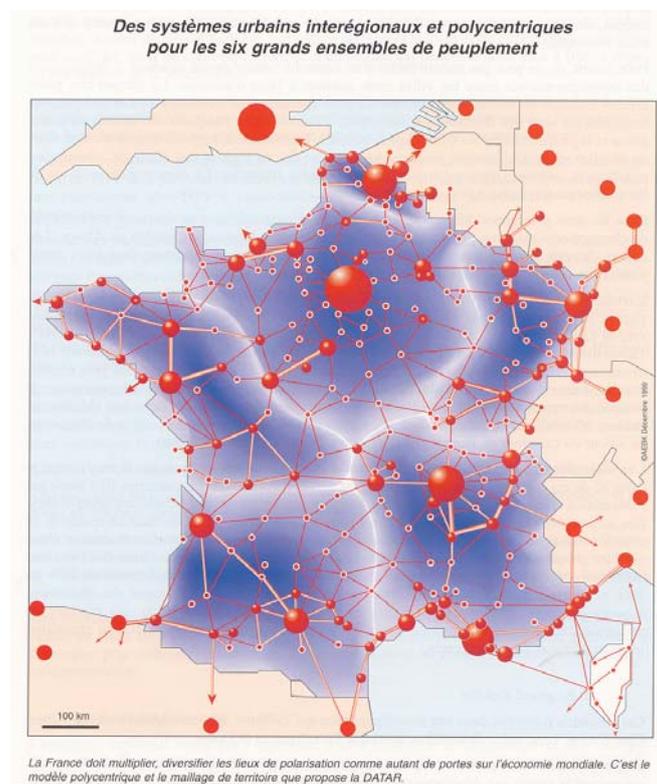


Figure 4

Les nombreuses cartes contenues dans ce document sont de deux types: les unes, analytiques, sont de facture relativement classique; elles présentent la distribution à l'échelle nationale d'un ensemble de phénomènes permettant de procéder à un état de la France contemporaine (distribution et évolution des densités de population, mouvements migratoires, localisation des grandes entreprises étrangères, localisation des grands ports européens, marché de l'emploi des cadres, etc.). Les autres, schématiques, visent à donner une image des tendances structurelles d'évolution du territoire, et à illustrer chacun des scénarios successivement présentés. La carte¹⁵ (illustration 4) est la dernière de ce second ensemble et sans doute la plus importante de toutes. Elle est l'illustration graphique du choix stratégique effectué par la Datar parmi les divers scénarios envisagés.

Ce scénario dit du "polycentrisme maillé" est justifié par sa capacité à "concilier les trois impératifs du développement durable que sont la solidarité et la cohésion sociale, la performance économique et la préservation des grands équilibres environnementaux" (p 64). Un texte relativement long et dense décrit en détail les termes de ce scénarios et ses fondements politiques. Il insiste :

- sur l'importance de "la recomposition micro-territoriale" (p 65) en pays et en agglomérations, autour des "bassins de vie" et des bassins d'emplois;
- sur la promotion d'une inter-régionalité reposant sur un double principe: inter-régionalité dite "de bassins" construite en fonction des concentrations humaines et économiques; et inter-régionalité dite "de massifs" justifiée par la nécessaire gestion du "potentiel écologique" des ensembles montagneux.
- sur l'intérêt d'une organisation polycentrique des territoires à l'échelle nationale tout comme à l'échelle européenne
- sur la rénovation des politiques publiques territoriales.

Cette carte a donc pour mission d'illustrer, en le condensant dans une image simple, un scénario riche et complexe destiné à guider l'action de la DATAR dans les années qui viennent. Et dans une certaine mesure, elle y parvient sans doute. Mais une analyse fine de son contenu et de ses attendus souligne les difficultés conceptuelles, pratiques et sémiologiques de l'exercice lui-même. En effet, produire une image de l'organisation souhaitable du territoire français en 2020 constitue un défi redoutable et multiforme:

Ce défi est d'abord de nature conceptuelle puisqu'il s'agit de donner une forme concrète à des idées qui restent souvent générales, notamment en matière de maillage optimal, d'inter-régionalité, de polycentrisme et a fortiori de rénovation des politiques publiques.

Il s'agit aussi d'un défi technique parce qu'il convient de combiner des formes graphiques nombreuses sans qu'un nombre excessif de figurés ne vienne rendre la carte illisible; d'ailleurs, la cartographe, en concertation avec les auteurs du document, a préféré insister sur deux des modalités majeures de ce scénario, l'inter-régionalité de bassins et le système polycentrique, au détriment des autres (les maillages micro-territoriaux, l'inter-régionalité de massifs, les réseaux de coopération internationale construits par les villes et les régions

¹⁵ Bien que l'analyse conduite ici ne soit pas étrangère à ce genre de questions, on ne discutera pas ici le fait de savoir si ces images sont effectivement des cartes. L'auteur lui-même préfère parler de "schémas" pour l'ensemble des 5 documents accompagnant les scénarios. A quatre reprises, elle justifie le recours à ce terme dans une petite note écrite en caractères minuscules à proximité immédiate du titre de l'image: "Ces schémas ont pour objectif d'illustrer les idées de scénario développées dans le texte. Contrairement aux cartes précédentes, ils ne sont pas le reflet de données factuelles ou quantitatives" (exemple en p 62). Nous conservons ici le terme carte par souci de commodité et de continuité. Une discussion approfondie de sa pertinence, bien que légitime et fondée, aurait nécessité un tout autre texte.

notamment). L'illustration par la graphique du document général est donc sélective et souligne peut-être des priorités qui n'apparaissent pas nécessairement comme telles dans le document. Mais le principal défi auquel est confronté le cartographe dans pareille situation est, du point de vue qui fut le nôtre tout au long de ce texte, d'une autre nature. Il s'agit d'assumer l'interférence des valeurs référentielle, relative et rhétorique quand ce sont surtout les bénéficiés de la dernière des trois qui sont recherchés.

En effet, une carte destinée à donner une image d'un scénario d'évolution du territoire français promu par l'administration de l'aménagement du territoire a nécessairement une très forte valeur emblématique - il s'agit de "l'image souhaitable de la France de 2020", l'image d'une France de "la solidarité et de la cohésion sociale" - et sa lecture est très fortement conditionnée par les images existantes: ainsi la lecture de la représentation de l'inter-régionalité de bassins en grandes plages de couleur bleue peut difficilement être étudiée indépendamment d'autres cartes suggérant d'autres manières de procéder à des découpages du territoire national et de regroupement de ses parties, carte des régions administratives et cartes du relief par exemple. Quantité de lectures réalisées de ce document¹⁶ sont ainsi guidées par la difficulté que rencontre le lecteur à reconnaître des entités cartographiques familières: que devient le massif Central ? Comme se situe telle ou telle région, la région Centre par exemple, par rapport aux grands bassins ?

Mais de toutes les difficultés rencontrées, la principale est sans doute la puissance de la valeur référentielle. En effet, cette illustration cartographique d'un scénario qui se veut général et relativement abstrait introduit une information supplémentaire que le texte lui-même ne contient ou n'assume pas: celle de la localisation et de la qualification précise de l'information spatiale. La mise en carte de ce scénario incite à l'analyse précise de la situation de tel lieu ou de tel espace dans la configuration d'ensemble ce dont ne parle pas le texte: quelles sont les implications de la localisation de la ville de Tours sur une démarcation claire de deux bassins¹⁷ ? Que signifient la présence de tel segment de réseau et l'absence d'un autre segment auquel on pouvait s'attendre ? Pourquoi les villes de Macon et de Millau sont-elles représentées par un figuré de même taille, beaucoup plus petit que celui octroyé à la ville d'Arles ? Pourquoi les villes de Nice et Grenoble sont-elles représentées avec un figuré sensiblement plus petit que celui adopté pour Le Havre, Caen ou Clermont-Ferrand ? Pourquoi les villes du Rhin et de l'Italie du nord sont-elles représentées avec des figurés qui les apparentent à des villes moyennes françaises¹⁸ ? Ces questions n'expriment pas nécessairement autant de réserves de lecteurs à l'égard de la conception de la carte dont beaucoup soulignent la qualité. Elles sont inhérentes à l'exercice cartographique lui-même: on attend d'une carte qu'elle fournisse une information localisée et hiérarchisée; par conséquence, on interpelle nécessairement une carte sur ces deux points, même si elle n'a pour ambition avouée que d'imager un discours général.

Conclusion: les leçons d'une interprétation plurielle de la carte

Toutes ensemble, ces trois illustrations nous remettent en mémoire une des grandes leçons de l'histoire critique de la cartographie: Il est au moins périlleux, au plus illusoire, de réduire l'histoire de la cartographie à celle d'un progrès constant de la qualité référentielle de la

¹⁶ Cette partie de notre analyse s'appuie sur les dossiers de presse et de réactions individuelles constitués simultanément par la documentation de la DATAR et son service de prospective.

¹⁷ On trouve cette interrogation dans la presse tourangelle qui a rendu compte du document, notamment dans l'édition du 10 novembre 2000 de la Nouvelle République du Centre-Ouest.

¹⁸ Ces questions reprennent certains des commentaires faits au sein de publics divers auquel cette carte a été soumise par nous-mêmes.

représentation. S'il est certain qu'un ensemble d'améliorations techniques et conceptuelles ont permis d'accroître la valeur référentielle de la plupart des cartes, il est tout aussi certain que cette amélioration ne s'est pas faite au détriment des autres messages véhiculés par elles. En effet, la familiarisation croissante de nos sociétés contemporaines avec les cartes ont rendu le lecteur familier avec ce mode de représentation, avec quelques modèles privilégiés et avec les usages sociaux et publics de la carte. Devenue représentation courante, devenue elle-même objet de représentation dans l'affiche, l'édition ou les logos, la carte est devenue une image complexe où plusieurs niveaux de sens interagissent. Pour cette raison, elle a acquis une puissante valeur rhétorique et le sens d'une carte ne plus être étudié indépendamment de l'ensemble des productions dont elle relève toujours.

Cette lecture des valeurs combinées des cartes étudiées ici désigne en dernier ressort la pluralité des identités qu'elles mettent en scène et en jeu. Par la référence, la carte est un puissant outil de désignation et de qualification de l'identité d'un lieu. Mais les valeurs rhétoriques et relatives d'une carte mobilisent d'autres formes d'identité, notamment l'identité collective qui par les vertus des représentations partagées, guide l'interprétation d'une image. En cela, la carte et l'interprétation cartographique nous parlent toujours d'identité et, par nécessaire tension dialectique, d'altérité.